

# PENSER LE CHANGEMENT PAR L'ENQUÊTE SUR LES UTOPIES

Avec **Laurent Jeanpierre**



## CARTE DE VISITE

→ Professeur de science politique à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne  
→ Chercheur au Centre Européen de Sociologie et de Sciences Politiques

**Ellyx → Vos travaux s'intéressent aux « brèches » dans l'ordre existant, comme des espaces porteurs de transformation et d'espoir. Comment abordez-vous l'utopie dans votre approche ?**

**Laurent Jeanpierre →** J'explore ce que j'ai appelé une sociologie du possible. Il s'agit d'analyser comment, à partir du présent, des changements concrets peuvent émerger. Par exemple, comment des innovations sociales ou des expérimentations collectives minoritaires, ou utopies réelles, peuvent transformer la société, même à petite échelle ? Dans ce travail sur les utopies, il ne s'agit ni de prévoir l'avenir comme le font les prospectivistes ou les économistes, ni de se perdre dans des rêves irréalistes.

C'est pourquoi j'opère un peu en contrepoint de l'utopisme classique, qui est l'art d'imaginer une société idéale, souvent en réaction aux limites ou aux pathologies du présent. C'est une tradition puissante, notamment dans l'histoire du socialisme, voire des socialismes. Le problème avec cette tradition, c'est qu'elle oppose deux façons de penser : d'un côté,

l'imagination d'un futur idéal : il s'agit, au fond, d'écrire les valeurs et les normes à partir desquelles on aimerait voir les humains et éventuellement les non-humains s'organiser les uns avec les autres. De l'autre, l'étude empirique des rapports sociaux tels qu'ils existent, y compris dans leur dimension pathologique ou limitative.

**Vous citez Ernst Bloch, père du concept d'utopie concrète. En quoi cette idée éclaire-t-elle les mouvements contemporains ?**

**L.J. →** Bloch<sup>1</sup>, dans *Le Principe-Espérance*, montre que l'utopie n'est pas qu'un rêve : c'est une force motrice de l'Histoire. Les religions, les mouvements sociaux, les coopératives... tous portent une dimension utopique, au sens où ils cherchent à réaliser quelque chose qui dépasse le réel.

Aujourd'hui, nous redécouvrons cette idée avec les « utopies réelles », un terme popularisé par le sociologue américain Erik Olin Wright<sup>2</sup>. Ce ne sont pas des modèles parfaits, mais des expérimentations imparfaites qui testent d'autres façons de vivre, de produire, de décider.

<sup>1</sup> Bloch Ernst, *Le Principe-Espérance*, Tomes 1 à 3

<sup>2</sup> Olin Wright Erick, *Utopies réelles*, La Découverte, 2015 / *Stratégies anticapitalistes pour le XXIe siècle*, La Découverte, 2020

## L'UTOPISE CLASSIQUE EST L'ART D'IMAGINER UNE SOCIÉTÉ IDÉALE, SOUVENT EN RÉACTION AUX LIMITES OU AUX PATHOLOGIES DU PRÉSENT. C'EST UNE TRADITION PUISSANTE

L'enjeu est d'étudier ces initiatives sans a priori : ni les célébrer comme des solutions miracles, ni les discréditer parce qu'elles reproduisent partiellement les rapports de domination. Il faut regarder comment elles interagissent avec leur environnement, c'est à dire les pouvoirs publics, les marchés, les autres mouvements. C'est la clé pour comprendre leur potentiel transformateur.

**Pourquoi les transformations « par le bas » sont-elles si complexes à analyser ? Que manque-t-il à l'étude des changements sociaux ?**

**L.J.** → Il y a une division du travail dans les sciences sociales qui joue contre nous. Les sociologues étudient les innovations sociales, les mouvements de la société civile, mais souvent de manière isolée. Les politistes, eux, se focalisent sur les institutions, les lois, les politiques publiques... Comme si le changement ne pouvait venir que d'en haut. Ce biais institutionnaliste est renforcé par le champ politique, les partis eux-mêmes qui pensent le changement depuis le travail parlementaire ou le travail de l'État.

En conséquence, la division du travail scientifique autour des expérimentations collectives minoritaires fait que l'on a du mal à penser comment ces expérimentations produisent du changement. En premier lieu, pour les gens qui y participent, ensuite pour l'environnement dans lequel ces innovations sont insérées, et troisièmement, encore plus fortement, à l'échelle politique.

Les changements moléculaires, ces transformations discrètes opérées par des acteurs de terrain (coopératives, mouvements autogérés...), sont négligés et passent sous les radars, car ils ne rentrent pas dans les découpages de l'analyse sociale et politique traditionnels. Les reconnaître nous aiderait à penser ces transitions ou ces éléments de réforme, de changement, de transformation, ou d'effacement des pathologies liées au capitalisme néolibéral.

**Vous pointez une tension entre le regard dogmatique et le regard critique sur ces utopies réelles, comment la dépasser ?**

**L.J.** → Il y a effectivement une polarisation forte : d'un côté, des approches apologétiques, que l'on retrouve par exemple dans le socialisme utopique, tendent à idéaliser ces expériences. C'est un peu le cas plus tard, chez Charles Gide, qui a mené un travail très important sur les coopératives au début du XXème siècle, jusqu'à tenir une chaire sur ce sujet au Collège de France. Il était à la fois un intellectuel particulièrement prolifique, mais aussi une forme de prophète du mouvement. De l'autre, on trouve les démarches critiques qui les jugent vouées à l'échec ou récupérées par le système. Ces deux postures, ancrées dans des traditions théoriques et philosophiques solides, empêchent une analyse rigoureuse. Elles ne permettent pas de regarder vraiment ce qui se passe concrètement, parce qu'on a déjà, en quelque sorte, le résultat avant même d'avoir commencé l'enquête.

Un problème récurrent est l'internalisme : on se concentre sur les rapports sociaux internes à l'utopie réelle en les comparant à un idéal normatif. Or, cela occulte l'externe, les interactions avec les acteurs publics, privés, ou d'autres initiatives. Par exemple, les liens avec les pouvoirs publics sont souvent négligés, car ils risquent de ternir l'image idéalisée de l'utopie. Pourtant, ces relations sont centrales. Ce regard sur l'environnement extérieur des utopies réelles a été sous-travaillé dans la tradition de recherche sur ces expériences collectives. Il faut envisager combien ces expériences ne sont pas des "poches de pureté" dans un monde impur. Elles sont traversées par des impuretés, des compromis, des rapports de force. Ignorer ces dimensions, c'est se priver de clés pour comprendre leur impact réel, leur succès et leur déclin.

Pour ne pas rester dans cette impasse, il faut adopter des outils méthodologiques robustes. Une enquête complète doit associer une analyse interne (sociologie politique des dynamiques collectives sur un espace donné (biorégion, métropole, etc.)). C'est comme étudier la politique intérieure et étrangère d'un État : les deux sont indissociables.

**Vous proposez une approche territoriale. De quoi s'agit-il ?**

**L.J.** → L'échelle pertinente n'est pas la monographie d'une seule expérience, mais l'analyse territoriale, c'est-à-dire l'étude des dynamiques collectives sur un espace donné (biorégion, métropole, etc.). Les innovations sociales fonctionnent en clusters, comme les grappes d'entreprises en économie : des fermes autogérées, des écoles ou des collectifs peuvent créer des synergies locales, même sans coordination formelle. Prenez l'exemple des installations néo-rurales en France depuis les années 1970 : leur force vient de leur ancrage dans un tissu relationnel. Ces effets de grappe, positifs ou négatifs, méritent d'être documentés. Le territoire n'est pas forcément administratif : il peut être défini par des logiques d'implantation, de réseaux, ou de proximités thématiques.

**Vous évoquez trois mécanismes de changement : la rupture, la réforme et l'interstice. Comment s'articulent-ils ?**

**L.J.** → Wright souligne que ces mécanismes ne sont pas exclusifs. L'histoire du socialisme, par exemple, a été marquée par l'affrontement entre réformistes et révolutionnaires, mais les anarchistes (et certains chrétiens) ont pensé très tôt la transformation interstitielle ; il s'agit d'expériences qui, sans prendre le pouvoir, préfigurent un autre monde et qui émergent dans les marges du système. Elles peuvent aussi conduire à ce qu'il appelle le changement symbiotique, qui permet de créer les conditions d'une transition vers un système post-capitaliste, en s'appuyant sur des compromis sociaux et des politiques publiques qui améliorent progressivement les conditions de vie des classes populaires.

**L'IDÉE CENTRALE EST DE CONSTRUIRE DES ALTERNATIVES CONCRÈTES ET DURABLES À PARTIR DES ESPACES LAISSÉS OUVERTS PAR LE CAPITALISME, EN COMBINANT ACTION COLLECTIVE ET RÉFORMES INSTITUTIONNELLES**

On a vu, par exemple, à Notre-Dame-des-Landes ces différents changements opérer et se combiner : la lutte contre l'aéroport (rupture) a permis la création d'une zone autogérée (interstice), qui négocie aujourd'hui avec les institutions (réforme).

L'un des phénomènes peut-être intéressants aujourd'hui, c'est cette combinaison qui s'opère au niveau des pouvoirs publics locaux. Dans certaines communes, y compris au travers de la composition de listes citoyennes, souvent portées par d'anciens militants, on voit des initiatives publiques pour créer des conditions favorables à la croissance d'expérimentations alternatives qui se sont constituées sur leur territoire.

## Les utopies réelles sont-elles une forme de démocratie « par en bas » ?

**L.J.** → Absolument. Quand des gens s'organisent pour gérer un lieu, une entreprise ou un service sans hiérarchie traditionnelle, ils inventent des formes d'autogouvernement. Si l'on réduit la démocratie, comme elle est regardée par les politiques ou les journalistes, à l'engagement dans la sphère politique ou même à l'engagement dans les mouvements sociaux, on rate complètement l'engagement réel, que j'appelle l'engagement préfiguratif. Ça peut être un lycée autogéré, une coopérative ou même un conseil municipal qui intègre des assemblées citoyennes locales. Il repose sur des valeurs, une vision de la société, une volonté de transformer les rapports de pouvoir.

Il y a un horizon démocratique radical quand on travaille sur ces questions. Mais ce qui me frappe, c'est l'absence de récits satisfaisants expliquant pourquoi l'espoir porté par des utopies réelles comme le coopérativisme, malgré son expansion internationale dans les pays du Sud ou en Inde, a été déçu. Selon moi, cette désillusion est étroitement liée à la Seconde Guerre mondiale, qui a renforcé le mythe du progrès et imposé un développementalisme étatisé comme modèle dominant après 1945. Ce modèle a étouffé les initiatives locales et les expérimentations venues de la société civile. La chute des modèles étatisés à la fin de la Guerre froide a rouvert la possibilité de repenser une transformation sociale par le bas, c'est-à-dire des actions collectives non centrées sur l'État, sans pour autant exclure son rôle.

## La recherche a-t-elle un rôle particulier au regard de ces sujets ?

**L.J.** → Le chercheur doit absolument conserver son autonomie analytique, mais ce protocole de travail doit être travaillé, enrichi et négocié. Je dirais même qu'il faut l'opérationnaliser avec les acteurs eux-mêmes. La co-recherche (dans sa tradition italienne ou brésilienne sur les utopies éducatives de Freire) est une voie à retravailler : les « enquêtés » deviennent des co-chercheurs, et

l'enquête répond à la fois à des enjeux scientifiques et pragmatiques. Cela implique de refuser deux écueils : le solutionnisme, visant à présenter les utopies réelles comme des solutions toutes faites, sans analyse critique de leurs limites ; et le fatalisme, qui aboutirait à considérer que toute innovation minoritaire et hostile aux normes dominantes est voué à l'échec ou à la récupération.

## Finalement, l'imagination a-t-elle encore un rôle dans ces utopies ?

**L.J.** → Oui, il ne faut pas réduire la place de l'imagination à néant ou la considérer uniquement comme un rêve éveillé qui nous empêcherait d'être réaliste par rapport au présent. L'imagination contrôlée, travaillée, rationalisée et collectivisée surtout, telle qu'on la voit dans des collectifs militants, au travers des exercices de production de scénarios, peut aussi produire des prises sur le présent : elle est aussi un facteur « d'empuissancement ». Elle est nécessaire face à un mantra dominant selon lequel il n'y aurait « pas beaucoup de marge de manœuvre » et « peu d'alternatives ». À travers *Monde post-capitalistes*, que nous avons dirigé avec l'historien Jérôme Baschet, il s'agit aussi de résister à ce discours sur l'absence d'alternative et de poser qu'on n'est pas condamné au seul imaginaire actuel de la fin du monde, que l'on peut explorer aussi ce qui pourrait succéder au capitalisme, sans tomber dans la pure spéculation. ■

POUR ALLER  
PLUS LOIN

→ La perspective du possible, **Haud Guéguen, Laurent Jeanpierre**  
La Découverte



→ Mondes post-capitalistes  
Sous la direction de  
**Jérôme Baschet, Laurent Jeanpierre**  
Cahiers Libres | La  
Découverte